

Compostelle

La Voie d'Arles



Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle - La Voie
d'Arles

© Claude Bernier, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1306-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À tous les pèlerins

De la Mauricie

Au Québec

Qui rêvent de partir

Vers Saint-Jacques de Compostelle

La Voie d'Arles ou le Camino Romieu

Avant d'être un chemin pour les pèlerins, la Voie d'Arles fut une *Via Romana*.

Fondée au V^e siècle avant Jésus-Christ par les Grecs, la ville d'Arles prit le nom de *Théline la Nourricière*. Puis, en 49 (A.C.), elle se rangea du côté de Jules César, alors en guerre contre Pompée. Les Romains, considérant que sa position au sommet du delta du Rhône méritait un statut particulier, la nommèrent *Arelate* et en firent la capitale de la Gaule. Dès lors, deux voies romaines vont de Arles à Rome : d'abord la *Via Aurelia* qui traverse la Ligure, passe par la côte, côtoie la ville de Nice et rejoint Arles. Puis, un second chemin, plus fréquenté, la *Via Francigena*, qui relie les principales villes d'Italie, traverse les Alpes au col de Montgenèvre et suit le Rhône à peu de distance jusqu'à son embouchure. Cette route, l'une des plus importantes voies romaines, avait été empruntée par le général carthaginois, Hannibal, qui défit les armées romaines au lac Trasimène et à Cannes et vint attaquer Rome. Elle fut aussi le chemin qu'utilisa Jules César, mais en sens inverse, pour faire la conquête de la Gaule.

Arles devient le point de départ d'une autre voie, la *Via Tolosana*, qui rejoint la Garonne à Toulouse, traverse la Gascogne et le Bearn pour rejoindre les voies romaines d'Espagne par le col du Somport, « le *Summus Puntus* », ainsi nommé dans les livres latins. Sur le versant espagnol, le chemin suivait un parcours tracé par l'érosion, la vallée creusée par le *Rio Aragon* qui a donné son nom à toute la région, le royaume d'Aragon.

Au Moyen Âge, les premiers pèlerins qui voulurent se rendre à Rome ou à *Santiago* utilisèrent les chemins disponibles, c'est-à-dire les voies romaines qui avaient résisté à l'usure du temps. Les ingénieurs romains avaient construit des routes qui devaient durer toute la période de l'Empire romain, en d'autres mots, à l'infini, car les gens de cette époque ne croyaient

pas que cet Empire aurait une fin. Les invasions barbares du V^e et VI^e allaient chasser cette dernière illusion. L'Empire s'effondra, laissant des routes bien construites aux conquérants.

D'autres motifs invitèrent les pèlerins à utiliser les voies romaines. Le long de ces routes très fréquentées s'élevaient des chapelles, des églises, des cathédrales qui suscitaient la piété de ces gens qui marchaient pour gagner des indulgences et ainsi assurer leur salut. La cathédrale de Saint-Sernin à Toulouse est l'un des plus beaux exemples de ces pôles d'attraction qui attirèrent les marcheurs d'alors. À ces temples religieux vinrent s'ajouter des « hôpitaux », nom que l'on donnait aux gîtes qui hébergeaient les pèlerins.

Comme les montagnes et les endroits isolés cachaient des voleurs ou des bandits, il fallait protéger les pèlerins. Ainsi naquirent des ordres religieux, nouveau genre, des chevaliers qui mettaient leur vie au service de l'église, ceux du Temple (appelés aussi les Templiers), ceux de Saint-Jacques ou encore les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ils furent des frères-soldats dont le devoir principal était de protéger les marcheurs et d'assurer la sécurité à ceux qui empruntaient les chemins de pèlerinage.

Aujourd'hui encore, il est possible de constater à quel point le Chemin d'Arles, ou la *Via Tolosana*, garde des traces du passé. Dans chaque village, dans chaque ville, nous pouvons retrouver les ruines d'une chapelle, d'une église ou d'un « hôpital ». De plus, des bornes, des croix de Saint-Jacques et de nombreux calvaires jalonnent tout le parcours.

Contrairement aux autres chemins de Compostelle, celui-ci se parcourait dans les deux sens. Il servait autant aux pèlerins qui se rendaient à Rome qu'à ceux qui allaient vers *Santiago*. Ce qui explique pourquoi ce sentier est balisé dans les deux directions. Parce que la prédominance semblait donnée

à ceux qui allaient à Rome, on l'appela le *Camino Romieu*. Le mot tire son origine du catalan ancien, ou si vous préférez, de la langue d'oc, la langue parlée par la population du sud de la France.

Dernière caractéristique, ce chemin fait partie du réseau des sentiers des Grandes Randonnées. C'est pourquoi il est doublement balisé par les Amis de Saint-Jacques de Compostelle, mais aussi par les personnes qui s'occupent des sentiers de marche. En France, il est identifié par l'appellation GR 653, alors qu'en Espagne, on voit affiché le chiffre 65.3. Pourquoi cette différence ? Cela reste une énigme pour nous.

Après avoir fait le chemin de Puy-en-Velay et celui de Séville, la Voie d'Arles m'apparaissait comme un choix logique puisque je voulais découvrir un autre sentier de Saint-Jacques de Compostelle.

Les Bouches-du-Rhône

Arles, le 22 août, 15h00

En ce bel après-midi d'août, je remonte paisiblement le boulevard Georges-Clémenceau. De nombreux touristes sont attablés sur les terrasses, alors que d'autres déambulent lentement, profitant de la douceur de l'été. Près de l'Office du Tourisme, un tableau lumineux indique un beau 26° degré Celcius. Au-dessus des platanes, un ciel bleu sans nuage éclaire la cité. Arles se montre plus que jamais accueillante.

Après un long périple pour arriver à la ville, Roger, mon ami belge et moi, aimerions bien nous asseoir à une terrasse pour siroter une bière et regarder passer les piétons. Mais notre temps est compté. D'autres activités retiennent notre esprit : trouver un gîte pour la nuit, garer la voiture pour la durée du chemin et passer à l'église pour faire tamponner notre *credencial*, ce carnet du pèlerin nécessaire pour entrer dans les gîtes. Cependant, l'auberge de jeunesse n'ouvre ses portes qu'à 17 h et l'ami de Roger ne peut nous accueillir qu'en soirée pour garer l'auto. Nous avons donc quelques heures pour visiter les lieux.

Je connais assez bien la ville d'Arles. J'y suis venu une première fois en 1974 avec ma femme. Jeune enseignant, voyageant avec peu de moyens, j'ai découvert cette région avec une certaine euphorie, heureux de voir de mes propres yeux ce que j'enseignais à mes élèves au cours de civilisation latine. Le Théâtre Antique, le Palais de Constantin et surtout les Arènes, les mieux conservées d'Europe, avaient éveillé mes émotions. J'ai toujours gardé en mémoire ma promenade dans les Alyscamps, cette longue allée bordée d'arbres et de tombeaux qui invite au silence et au recueillement. Cette entrée dans Arles n'avait jadis rien d'exceptionnel car, selon la tradition grecque, le visiteur qui s'approchait d'une ville devait longer le cimetière

pour se rendre favorable les esprits des morts qui l'accueillaient dans leur cité. Arles, ancienne capitale de la Gaule, était reconnue à l'époque romaine comme l'une des plus grandes nécropoles du monde. Malheureusement, au cours des siècles, les tombes furent pillées et il ne reste aujourd'hui que des ruines.

En 1986, j'y suis repassé avec ma petite famille. J'ai voulu revoir les Alyscamps... J'entends encore les paroles de mon jeune fils, Rémi, alors âgé de six ans : « Pourquoi, papa, tu nous amènes voir des affaires cassées ? » Le charme était rompu. Heureusement, les Arènes, qui occupent un large espace et dominent la ville, avaient alors retenu l'attention de mes deux garçons. Ils s'intéressaient aussi à toutes les histoires que je leur racontais sur le passé de cette ville grecque et romaine.

Arles, la cité antique, n'a pas beaucoup changé depuis ces dernières années. Pourtant, en cet après-midi, mon esprit est accaparé par d'autres soucis. Le visiteur, qui se plaisait à flâner au milieu des ruines, cède la place au pèlerin qui s'apprête à reprendre le sac et le bourdon pour partir sur le Chemin de Saint-Jacques. Aussi, après une courte visite à l'Office du Tourisme, mes pas se dirigent comme naturellement vers l'église Saint-Trophime, à gauche des Arènes.

La belle façade du XII^e siècle, coincée entre des bâtiments profanes, semble avoir perdu de son lustre. Suite à une longue stagnation, la ville n'a pas connu l'essor de ses rivales, Aix et Marseille, ce qui a entraîné la perte de son évêché. La cathédrale Saint-Trophime est devenue une simple église.

Éclairé par le soleil du Midi, le tympan présente de belles sculptures. Au sommet, un Christ en majesté domine le tableau, puis en dessous, les douze apôtres se tiennent bien droit sur le linteau. Saint Jacques le Majeur occupe une place de choix, au centre, sur le côté droit. Sur de longues frises, des

saints, des élus et des damnés se bousculent. Parmi eux, saint Trophime, ce prédicateur grec qui évangélisa la Provence au premier siècle de notre ère, se cherche une place, à gauche.

Écrasée entre des bâtiments, l'église, éclairée seulement par quelques fenêtres au sommet des murs latéraux, invite au recueillement. Trois sarcophages dorment dans la pénombre, alors que des ivoires romans et des peintures flamandes sont exposés sur les côtés. La nef a conservé le style roman, pendant que le chœur montre plutôt des lignes gothiques.

Le cloître, à l'arrière de l'église, est considéré comme l'un des plus beaux de la Provence. Au moment où je me présente pour acheter le billet d'entrée, la jeune préposée devine déjà nos projets. « Vous êtes pèlerins ? C'est gratuit pour vous. » Elle nous remet nos billets avec un large sourire, alors que nous restons éberlués d'être si tôt perçus comme pèlerins. Avec nos chandails et nos pantalons de marche, l'habit fait déjà le moine.

Depuis notre entrée dans l'église, chacun de nous deux vit dans sa bulle. Nous n'échangeons pas deux mots. Dans le silence du cloître, des interrogations agitent mes pensées : Qu'est-ce que je suis venu faire ici ? Pourquoi partir de nouveau ? Vais-je encore connaître les mêmes problèmes avec ma jambe gauche ? Et mon ami Roger ? Le médecin lui a donné le feu vert seulement la semaine dernière. Ce n'est pas rassurant. Toutes ces questions bouillonnent en mon esprit sans que je ne puisse apporter de réponses. Et je devine que Roger vit la même situation. Quel pèlerin n'a pas connu cette angoisse du départ ? Que celui qui part en toute tranquillité d'esprit se lève !

Pourtant, les explications me paraissent inutiles. Mon départ répond à un besoin quasi viscéral, plus qu'un désir, une force invisible me pousse dans le dos. Je prépare ce chemin depuis plus d'un an. Dès mon retour de *La Via de*